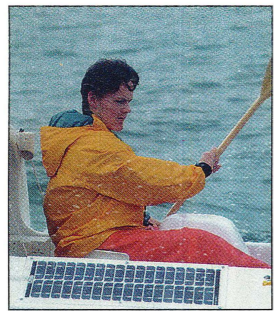


Morverand, fils de l'écume et du vent

Né à Nanterre et bientôt Suresnois, Mathieu Morverand s'est initié au kayak sur la Seine, entre Colombes et Bezons. Onze ans plus tard, il traverse l'Atlantique en solitaire. Itinéraire d'un fou de mer...

Les yeux bleus couleur d'embruns, les cheveux en bataille comme balayés en permanence par un vent de force dix, le poil rare mais indocile : Mathieu Morverand porte sur ses traits les marques d'une passion qui, depuis bientôt douze ans, ne cesse de le dévorer. Point de rides pourtant, ni de teint buriné : à 23 ans, sel, soleil et bourrasques n'ont pas le temps de vous façonner un visage. Le caractère en revanche s'aguerrit vite au contact de l'immensité marine et le jeune homme au regard clair, encore habité par ses rêves d'enfant, prend des accents mystiques lorsqu'il s'agit de faire un lien entre ses premiers coups de pagaie et l'inextinguible soif de liberté qui vient de le pousser à traverser l'Atlantique en solitaire.

"Aussi curieux que ça puisse paraître, explique-t-il, j'ai appris le kayak sur la Seine dès l'âge de 12 ans. C'était mon premier terrain



OROP/J.P. FIZET

"J'étais océan moi-même..."

d'aventure entre l'île Marante et le pont de Gennevilliers. Chaque été, j'allais en Bretagne, d'où est originaire ma famille. Mes parents y possédaient un bateau et en 1985 nous avons fait un tour de Bretagne à la voile. J'avais emmené mes kayaks et un jour, entre Belle-Ile et Groix, notre voilier se retrouve immobilisé sur une mer plate. Comme j'en avais assez de rester sur ce bateau aux voiles flasques, j'ai mis un kayak à l'eau et j'ai commencé à pagayer. Une

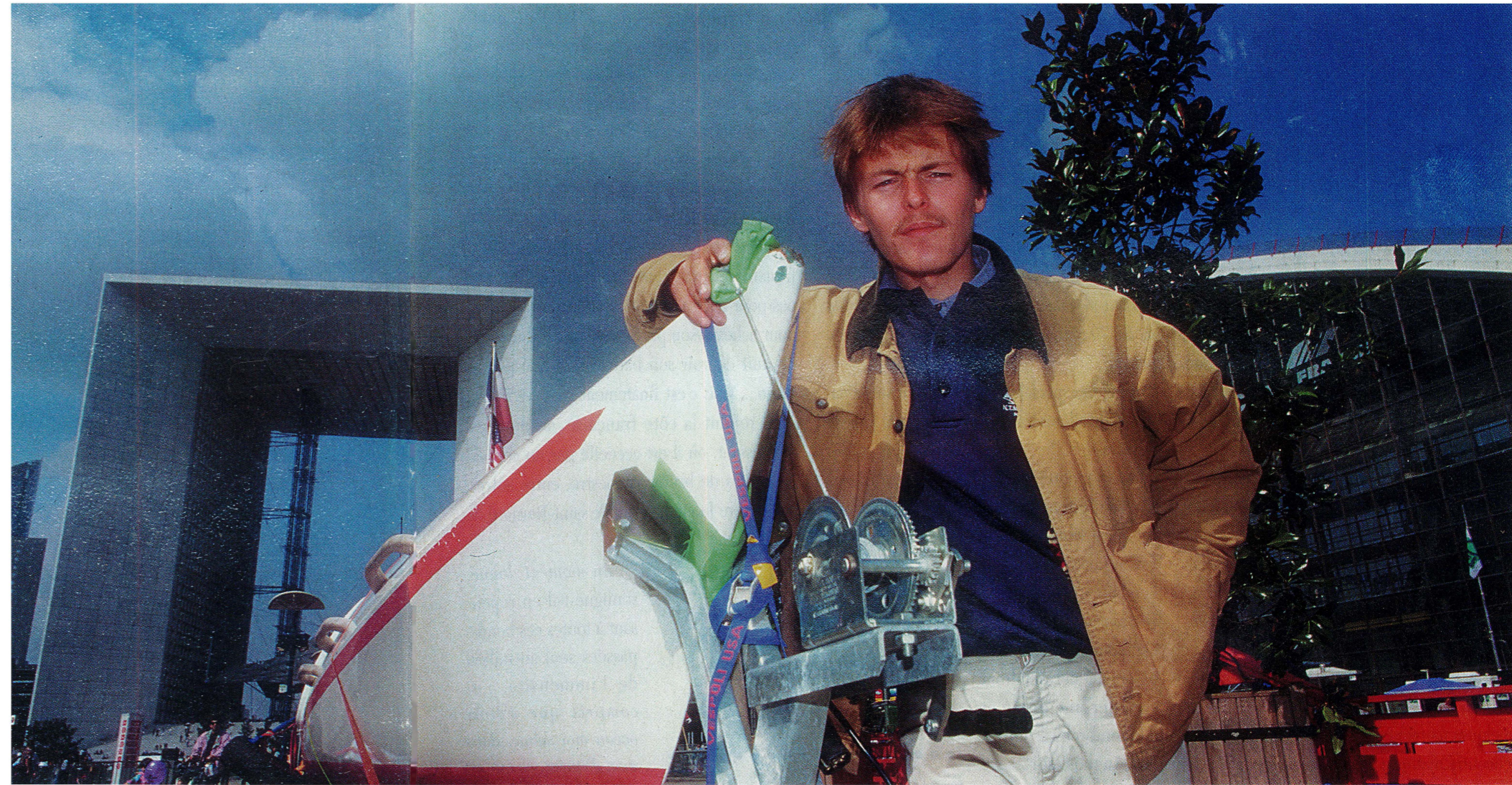
demi-heure plus tard, je me suis retrouvé seul, au milieu de l'immensité, me déplaçant comme dans l'espace en toute liberté, au gré de mes envies. A partir de là j'ai été fasciné..."

Bon sang ne saurait mentir. Bien que né à Nanterre, élevé entre Colombes et Bezons, le gamin est resté sensible aux charmes de l'Armor et n'aura dès lors de cesse de se frotter aux grandes étendues salines. Dès l'âge de 13 ans, il se met en tête de traverser la Manche et part presque aussitôt en quête de sponsors. Retenu en section sport-études, il ira même jusqu'à pagayer seul toute une nuit sur le plan

d'eau du CREPS de Vichy pour attirer l'attention sur son projet. L'exploit lui vaudra de passer en conseil de discipline, de se voir gratifier d'un article dans le journal *La Montagne* et surtout de trouver en la ville de Vichy un de ses premiers partenaires. En 1989, sur un kayak triplace conçu spécialement pour cette tentative, il s'attaque au

Channel avec deux compagnons de galère âgés comme lui d'à peine 18 ans. Après deux départs avortés, les trois compères franchissent la Manche en 15 h 35, soit sept heures de moins que le précédent record établi en kayak biplace...

"Je pensais déjà à l'Atlantique avant cette traversée, précise-t-il, mais c'était encore quelque chose de trop gros. Là, ça se précisait, même si les deux démarches étaient complètement diffé-



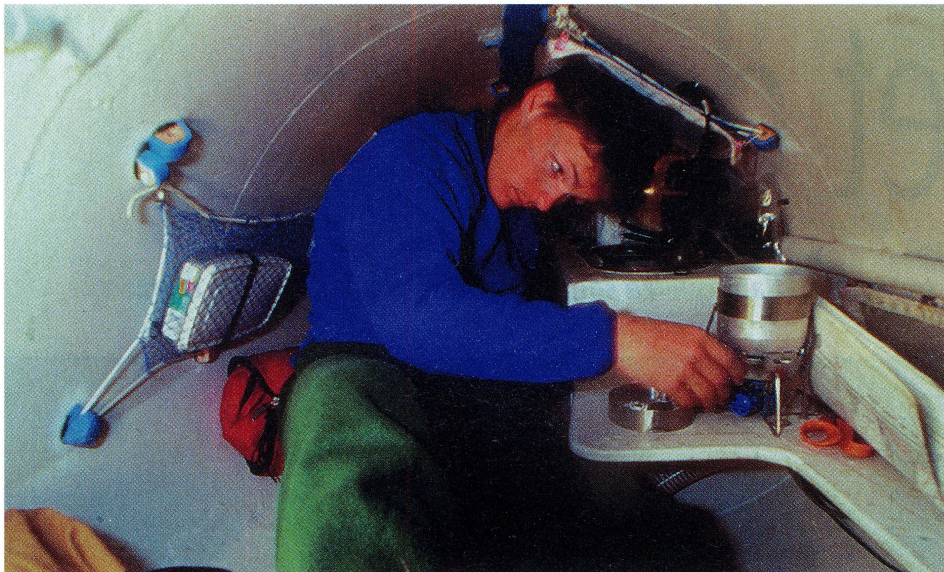
rentes. Traverser l'Atlantique ne signifiait pas pour moi battre un record. L'océan n'est pas une piste d'athlétisme et quand j'entends des gens dire "On va battre le record de d'Aboville", je leur ris au nez, car il est impossible de faire des comparaisons, les conditions d'une traversée sont tellement différentes d'une année sur l'autre... Non, mon objectif était de franchir en kayak les 60° de longitude séparant le nouveau continent de l'ancien. Je savais sim-

plement qu'il fallait que je réalise ce projet pour que ma vie ait un sens..."

C'est en Islande, qu'il rallie en trois mois avec deux amis sur un voilier de fortune après sa traversée de la Manche, qu'il entreprend de préparer son nouveau défi. Il y reste près de deux ans, en profitera pour passer une licence de marketing et s'attache dès 1991 à boucler le budget nécessaire à la réalisation de sa Transat. Aux partenaires fidèles, comme la ville de Be-

zons où il retrouve toujours avec plaisir ceux qui ont guidé ses premiers pas sur l'eau, viennent s'ajouter de nouvelles entreprises, séduites par sa détermination, qui lui permettent de réunir près de 1,8 million de francs. Entre-temps Gérard d'Aboville, qui suivra de sa société d'Issy-les-Moulineaux le kayakiste pendant sa traversée, se laisse aussi séduire par le sérieux et la volonté du jeune homme. Le *Capitaine Cook II*, sur lequel Mathieu

s'embarque en 1993 pour la grande aventure, est le premier kayak de mer habitable jamais conçu : surdimensionné (8,10 m de long, 1,20 m de large, 130 kg à vide), il peut avancer jusqu'à 4 nœuds de moyenne, est "auto-redressable" en cas de chavirage, insubmersible et bénéficie de renforcements exceptionnels pour résister aux violences océanes. Arrivé aux Etats-Unis, le bateau connaît pourtant quelques problèmes de dérive qui, doublés



Mathieu dans la partie habitable de son kayak : un ouragan l'obligera à y rester enfermé soixante-douze heures.

d'une météo défavorable, obligent Mathieu à retourner en France et à repousser d'un an sa tentative.

Le second départ sera le bon : le 26 mai 1994, le *Capitaine Cook II* quitte le port de Cap Cod en Nouvelle-Angleterre et met le cap à l'Est pour 6 000 km d'une traversée qui le mènera des côtes américaines en mer d'Irlande. "Ce projet, avoue aujourd'hui Mathieu Morverand, a été beaucoup plus loin dans les extrêmes que je ne pouvais l'imaginer. J'ai eu par exemple des conditions météo plus mauvaises que prévu : on attendait 5 % de vents d'Est, j'en ai eu 25 % ; j'avais 1 % de chance d'avoir un ouragan, j'en ai eu un..."

Tout au long de sa traversée, son moral est baloté entre l'euphorie et l'angoisse. Avec quelques moments inoubliables, comme cette rencontre matinale de cinq heures, par 23° de longitude ouest, avec une baleine intriguée par la coque sombre du kayak : "C'était une masse énorme, une grande baleine bleue qui faisait au moins 20 mètres, se souvient-il. D'habitude, je les entendais arriver, et là pas du tout, elle est passée à moins d'un mètre de l'étrave, j'ai dû reculer pour éviter la collision. Elle n'a pas plongé, elle a tourné autour de moi, puis est revenue par l'arrière pour venir coller à moi, par curiosité. C'était comme une terre à côté de moi, je ne pouvais même

plus mettre la pale gauche de ma pagaie dans l'eau. Plus tard, des spécialistes m'ont dit que, suivant mes descriptions, elle devait peser au moins 70 tonnes, soit 140 fois le poids de mon bateau..."

Les mêmes spécialistes l'éclaireront sur la nature d'un aileron funeste qui, un autre jour, se glissera dans le sillage du kayak. Au vu des images rapportées par Mathieu de sa traversée, ils n'auront aucun doute sur la nature de cet autre visiteur : un grand requin blanc de 7,5 m, aussi grand que l'embarcation qu'il suivait avec nonchalance... Ce fantastique bestiaire marin, auquel viendront s'ajouter une orque et d'innombrables puffins des Anglais, sortes de mouettes nichées sur les Açores, sera d'ailleurs la seule compagnie dont le pagayeur solitaire, privé de radio une semaine seulement après son départ, pourra profiter entre deux coups de tabac. "Par 25° ouest, se souvient encore Mathieu, installé aujourd'hui dans le pavillon de sa grand-mère à Colombes en attendant d'emménager dans un appartement mis à sa disposition par la ville de Sur-esnes, j'ai subi un ouragan qui m'a fait beaucoup souffrir. Il y avait des vents de 70 nœuds,

j'ai eu six dessalages et j'ai dû attendre 72 heures enfermé à l'intérieur du kayak. Je tenais alors ma balise Argos comme un enfant tient un nounours dans une chambre obscure en me disant qu'à la prochaine vague je la déclencherai. Finalement, je ne l'ai jamais fait..." Soixante-douze jours après avoir quitté Cap Cod, Mathieu atteint l'Europe au sud-ouest de l'Irlande avec le rein droit bloqué, une tendinite chronique et douze kilos de moins qu'au départ. Mais là, cruelle déception : le bateau de la marine nationale chargé de le remorquer jusqu'en France et surtout de lui faire traverser le rail d'Ouessant n'est pas au rendez-vous, retenu par "la guerre du thon" franco-espagnole. Ironie du sort : c'est justement un thonier français qui finit par lui faire traverser cette zone trop fréquentée pour être franchie en pagayant. Ses malheurs ne sont pas pour autant terminés : après avoir insisté pour achever son périple en kayak, il manque de nuit de voir son bateau disloqué par un cargo... Mais c'est finalement sous les étoiles qu'il rejoint la côte française, au nord-est d'Ouessant, où il est accueilli par un concert de cornes de brume orchestré, entre autres, par le père Jaouen, véritable saint-Bernard de l'Atlantique.

.....
**"J'avais 1 % de risque
d'avoir un ouragan,
j'en ai eu un..."**
.....

très cruel pour mes proches. Car j'ai retrouvé mes amis, ma famille, et j'en suis très heureux, mais moins d'un mois après mon retour, j'avais déjà une envie incroyable de retrouver l'océan..."

Ce qu'il compte bien faire d'ici deux ans en relevant un autre défi : boucler un tour du pôle nord en kayak, en partant du Spitzberg ou de la mer de Baffin. Les glaces de l'Arctique suffiront-elles à étancher sa soif de liberté ?

Pascal Leroy